

Note de lecture

Georg Simmel, « Essai sur la sociologie des sens » (1912), in *Sociologie et épistémologie* (Paris, PUF, 1991)

Selon Simmel, étudier les grandes institutions (clergé, famille, division du travail, syndicats) sans tenir compte de la variété des rapports que tissent les individus entre eux, ce serait « comme si l'étude du corps humain se bornait aux grands organes différenciés et visibles à l'œil nu, et faisait abstraction des opérations cellulaires innombrables, variées et compliquées que le microscope a découvertes » (p. 225). Il est alors essentiel de « reconstituer la vie sociale telle que l'expérience la donne » et d'abandonner une histoire des causes majeures – « bouleversements et catastrophes » pour reconnaître « dans l'accumulation graduelle d'influences très diverses, à peine perceptibles isolément, les causes des évolutions réelles » (p. 225).

C'est pourquoi Simmel tient à analyser, « pour rendre la réalité du sujet d'une façon plus profonde », « les différents faits provenant de la constitution sensorielle de l'homme, les modes d'aperception mutuelle et les influences réciproques qui en dérivent pour la vie collective des hommes » (p. 225). Pour Simmel, « chaque sens fournit d'après son caractère spécifique des renseignements caractéristiques pour la construction de l'existence collective » (p. 225). Simmel met l'accent sur le regard : « il est le médiateur de toutes les liaisons et réciprocity d'actions qui peuvent naître d'un échange de regards entre deux personnes » (p. 227). Il marque bien la différence entre l'ouïe et le regard : « Tandis que l'oreille nous offre une révélation de l'homme limitée dans la forme du temps, l'œil nous donne en plus la durée de son être, le sédiment de son passé sous la forme substantielle de ses traits, de sorte que nous voyons pour ainsi dire la succession des actes de sa vie surgir devant nous en même temps. Car, s'il est vrai que la figure nous renseigne sur l'état d'âme momentané dont nous avons parlé plus haut, ce sont avant tout et essentiellement les paroles entendues qui nous le révèlent » (p. 229).

Simmel montre comment le développement des transports, avec les configurations sensibles qu'ils génèrent, sont à l'origine d'expériences sensorielles inédites : « Avant le développement qu'ont pris les omnibus, les chemins de fer, les tramways au XIX^e siècle, les gens n'avaient pas l'occasion de pouvoir ou de devoir se regarder réciproquement pendant des minutes ou des heures de suite sans se parler. Les moyens de communication modernes offrent au seul sens de la vue de beaucoup la plus grande partie de toutes les relations sensorielles d'homme à homme, et cela en proportion toujours croissante, ce qui doit changer du tout au tout la base des sentiments sociologiques généraux. Le fait qu'un homme qui se présente exclusivement à la vue revêt un caractère énigmatique plus marqué que celui d'un homme dont la présence se révèle par l'ouïe a assurément sa part dans cet état d'incertitude inquiète, dans ce sentiment de désorientation par rapport à l'ensemble des vies, ce sentiment d'isolement, ce sentiment que de toutes parts on se heurte à des portes closes » (p. 230).

Simmel souligne aussi la prépondérance de la mémoire auditive sur la mémoire visuelle. « Les variations dans l'expression de la physionomie sont loin d'égaliser en multiplicité les différenciations que nous pouvons constater par l'oreille » (p. 231). L'oreille se distingue du regard par son manque de réciprocité qu'il y a dans un échange de regards : « L'œil, de par sa nature, ne peut pas prendre sans donner en même temps, tandis que l'oreille est l'organe tout simplement égoïste qui se borne à prendre sans donner ; sa forme extérieure semble presque symboliser ce caractère, elle rappelle un appendice un peu passif et est de tous les organes de la tête le plus immobile » (p. 232). Ce n'est qu'en s'associant avec la bouche que l'ouïe peut successivement prendre et donner. On ne peut « posséder » que ce qui est visible, « tandis que ce qui s'entend disparaît au moment même de son apparition et ne garantit pas de propriété. Le fait qu'il y avait au XVII^e et XVIII^e siècle des grandes familles qui s'efforçaient de posséder des œuvres musicales écrites pour elles seules et ne pouvant pas être éditées constitue une exception étrange. Toute une série de concertos de Bach sont dus à des commandes de ce genre faite par un prince. Il était de la distinction d'une maison de posséder

des œuvres musicales qui étaient refusées à tout autre. D'après notre sentiment, il y a ici quelque chose de pervers, car, de par sa nature même, l'action d'entendre n'est pas réservée à un individu. Ce qui se passe dans une chambre doit être entendu de tous et le fait qu'un individu perçoit ces sons ne les soustrait en aucune façon à la perception d'un autre » (p. 232). Pour Simmel, la communication par l'oreille est une forme qui par nature s'adresse à un nombre illimité d'individus. Ce qui signifie que les incidences en termes de sociabilité sont supérieures avec l'ouïe qu'elles ne le sont avec le regard, comme en atteste le public de musée à la différence de celui d'un concert où l'impression : « Que l'on compare le public d'un musée au public d'un concert. La propriété qu'a l'impression auditive de se répartir uniformément et également à toute une foule humaine resserre sociologiquement un public de concert dans une unité, dans une communion d'émotion beaucoup plus étroite que celle que ne pourraient jamais réaliser les visiteurs d'un musée, et cette propriété de l'impression auditive ne se borne pas du tout à être formellement quantitative ; elle est unie à la nature intime de cette impression » (p. 233). Dans quelques rares cas, le sens visuel assure une unité collective d'impression : « ...le fait que tous les hommes peuvent voir en même temps le ciel et le soleil est un facteur essentiel de cette tendance vers une entente générale que contient en germe chaque religion » (p. 233). Le sens visuel devient un sens commun par l'observation des objets tels que le soleil, le ciel, le soleil et les astres qui « se présentent à chacun de la même manière ». Ainsi « ce fait, dis-je, permettra au sujet de s'élever au-delà de l'étroitesse et de la particularité de sa propre personne en le préparant aux émotions religieuses ; et d'autre part il favorisera l'élément d'entente générale qui est propre à toute religion ». Au reste, c'est la mise en commun, non pas des objets, mais du regard qui nous y conduit, qui sert de ferment au lien religieux et politique entre les individus. La communauté repose ainsi sur la mise en partage : pas de communauté avant que cette mise en partage ne soit effectivement instaurée. Simmel met en rapport la conscience de l'unité et le rôle que prend dans ce mécanisme chacun des sens.

Pour finir, ce texte donne lieu à un développement sur le parfum : « Comme les vêtements le parfum recouvre la personnalité tout en la soulignant. C'est en cela qu'il constitue une manifestation typique de la stylistique, une dissolution de la personnalité dans des caractères généraux qui cependant expriment les charmes d'une façon beaucoup plus pénétrante que ne pourrait faire sa réalité immédiate » (p.238).